

ses vues au lendemain ; il ne fait faire aucun sacrifice à l'avenir ; il en faut cependant pour se le rendre favorable.

## C H A P I T R E IV.

*Inflammation de Poitrine.*

§ 46. **L'**Inflammation de poitrine, ou péripneumonie, ou fluxion de poitrine, est une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes, qui la font connoître, sont, un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé, symptôme essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie, à coup sûr, dès son premier moment, la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retours de froid ; le pouls est vite, assez fort, médiocrement plein, dur & réglé, quand le mal n'est pas violent ; petit, mol, irrégulier quand la maladie est très-grave ; un sentiment légèrement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine ; quelquefois, une espece de serrement sur le cœur ; d'autrefois, des douleurs dans tout le corps, sur-tout le long des reins ; de l'oppression, au moins le plus souvent, car quelquefois il y en a peu ; la nécessité d'être presque toujours couché sur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement sur les côtés ;

une toux quelquefois sèche, & alors elle est plus douloureuse, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de sang, souvent le sang pur; une douleur, ou au moins une pesanteur de tête; souvent des rêveries, presque toujours le visage rouge; d'autre fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui est d'un fâcheux présage; les lèvres, la langue, le palais, la peau sèche; l'haleine chaude, les urines peu abondantes, & rouges dans les commencements; plus abondantes, moins rouges, & déposant beaucoup de sédiment dans la suite; fréquemment de l'altération; quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui, en imposant à gens peu instruits, ont souvent porté à donner un émétique, qui est mortel, sur-tout à cette époque; une chaleur universelle, un redoublement presque tous les soirs pendant lequel la toux est la plus aigre, & les crachats moins abondants. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides ni trop durs, mais d'une consistance médiocre, ressemblant à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de sang, qui diminue peu-à-peu, & dispaçoit ordinairement avant le septième jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artère, occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§ 47. Quand le mal est très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut res-

pirer qu'assis ; le pouls devient très-petit & très-vîte ; le visage devient livide , la langue noire , les yeux s'égarer , le malade a une angoisse inexprimable , il s'agite continuellement dans son lit ; quelquefois un bras est dans une espece de paralysie ; les rêveries ne le quittent point , il ne peut ni veiller ni dormir ; la peau de la poitrine & du col se couvrent quelquefois , sur-tout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent , de taches livides , plus ou moins considérables , qu'on doit appeller taches pétéchiales , & qu'on appelle mal à propos dans ce pays le pourpre ; les forces s'épuisent , la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre ; le malade tombe dans une léthargie , & meurt bientôt d'une mort affreuse , & assez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffants , qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point , que le cœur se fendoit , comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§ 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence , si le froid dure plusieurs heures , & s'il est suivi d'une chaleur brûlante , si le cerveau s'embarasse dès le commencement , si le malade a une petite diarrhée avec ténésie , s'il craint le lit , s'il sue trop , ou s'il a la peau extrêmement aride , si son caractère paroît changé , s'il a beaucoup de peine à cracher , la maladie est très-dangereuse.

§ 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime , & avoir soin qu'il ne boive jamais

trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N<sup>o</sup>. 2, ou le lait d'amandes N<sup>o</sup>. 4, ou celle N<sup>o</sup>. 7. Les jus d'herbes, qui entrent dans cette dernière, sont un excellent remède dans ce cas, parce qu'ils fondent puissamment ce sang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fièvre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N<sup>o</sup>. 5. trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remède principal c'est la saignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de sang, & même si le malade est jeune & robuste, quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus, que si l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§ 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§ 46), cette saignée soulage considérablement le malade pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la saignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de sang. Souvent cela suffit. Mais si au bout de huit ou dix heures, la maladie paroît se ranimer, il faudroit réitérer une troisième, & même une quatrième fois. Mais en employant les autres secours nécessaires, j'ai rarement eu besoin de cette quatrième saignée, & fréquemment je m'en tiens aux premières.

S'il y a plusieurs jours que la maladie dure,

quand on commence à la traiter, & si la fièvre est encore forte, la transpiration difficile, si le malade ne crache pas ou s'il crache trop de sang, il faut, sans s'embarasser du jour, faire une saignée, fût-ce le dixième.

§ 51. Le sang, dans cette maladie, & dans toutes les maladies inflammatoires, est extrêmement épais; &, presque d'abord qu'on l'a tiré, il se forme dessus cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croûte pleurétique*. L'on regarde comme un bien, lorsque dans chaque saignée, elle devient moins dure & moins épaisse que dans la précédente; ce qui est généralement vrai, si en même-temps le malade se trouve mieux; mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul, on se tromperoit souvent. Il arrive même, que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croûte ne se forme point; ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard, plusieurs bizarreries, qui dépendent des plus petites circonstances; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croûte, pour régler les saignées; &, en général, il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette, puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§ 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§ 47.) non-seulement la saignée ne le soulage point, mais quelquefois même elle nuit, par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remèdes sont inutiles; & c'est tou-

jours une très-mauvaise marque, dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager.

§ 53. L'on mettra tous les jours les jambes, une demi-heure, dans un bain d'eau tiède, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§ 54. De deux en deux heures, il prendra une tasse de la potion N<sup>o</sup>. 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§ 55. Quand l'oppression est considérable, & la toux sèche, l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons; ou en mettant sous le visage du malade, qui doit être assis, un vase rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade, & le vase avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans la même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très-pressant, on emploie, au-lieu d'eau, le vinaigre pur; & souvent cette vapeur a sauvé des malades qui paroissent au bord du tombeau; mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§ 56. L'on applique aussi avec succès, sur la gorge & sur la poitrine, les remèdes N<sup>o</sup>. 9.

§ 57. Quand la fièvre est extrêmement for-

te, il faut donner, toutes les heures, une cueillerée de la potion No. 10; mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boiffons, qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§ 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours; mais si le troisieme (ce qui est rare), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublements sont moins violents, la toux moins forte, les crachats moins sanglants, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins seche, les urines moins rouges & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au régime, & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour est le plus fort.

§ 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines, qui, le septieme, ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à déposer un sédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Ensuite il survient des sueurs qui alors sont favorables autant qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§ 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroissent, il survient quelquefois différents accidents très-effrayants, comme de l'angoisse, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppression, des mouvements convulsifs, (c'est ce qu'on

appelle l'état critique;) mais ils ne font pas dangereux, moyennant qu'on ne se conduise point mal. Ces accidents dépendent de l'humeur purulente, qui se déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, jusques à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidents finissent, & , ordinairement, le sommeil revient. Mais je ne puis trop insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse, d'autres fois les convulsions, ou quelqu'autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la sottise d'ordonner des remèdes particuliers pour ces accidents, comme des cordiaux spiritueux, de la thériaque, des confectons, du castor, de la rue, l'on trouble la nature dans ses opérations, la crise ne se fait point, la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les selles, ou par les urines, ou par les sueurs, ne s'évacue point, mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse, & moins guérissable que la première. Si c'est sur l'extérieur du corps, le malheur est moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre sur cette partie des cataplasmes émolliens, qui l'ament à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§ 61. Pour prévenir ces accidents, il faut, quand les symptômes effrayants dont j'ai parlé surviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lave-

ment émollient N<sup>o</sup>. 5, & appliquer, de deux en deux heures, une flanelle trempée dans l'eau tiède, qui couvre tout le ventre & fasse presque tout le tour du corps derrière les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure.

§ 62. Je n'ai point parlé d'émétiques, ni de purgatifs, parce qu'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remèdes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais; il y a quelques cas cependant dans lesquels ils peuvent être utiles, mais ces cas sont si difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais se permettre ces remèdes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu plusieurs malades, qu'ils ont jetés, pris mal à propos, dans un étisie incurable. Lorsque tout est bien allé, ordinairement le malade est très-bien le quatorzième jour, & alors, on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convalescents. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaise, la tête pesante, on doit le purger avec la potion N<sup>o</sup>. 11.

§ 63. Il survient quelquefois des saignements de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très-favorables, & soulagent ordinairement beaucoup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignements, lorsqu'après les saignées, le malade est mieux à plusieurs égards, & qu'il lui reste cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire

pour les arrêter, ce qui seroit très-dangereux ; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée légèrement douloureuse, de matieres bilieuses.

§ 64. Si les crachats se suppriment tout à coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le pouls est fort ou dur, il faut sur le champ saigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N<sup>o</sup>. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au-lieu de la saignée, il faut appliquer deux vésicatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la tisane N<sup>o</sup>. 12.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats, sont 1<sup>o</sup>. un refroidissement subit ; 2<sup>o</sup>. l'air trop chaud ; 3<sup>o</sup>. les remèdes trop chauds ; 4<sup>o</sup>. les sueurs trop abondantes ; 5<sup>o</sup>. un purgatif pris mal à propos ; 6<sup>o</sup>. quelque passion trop vive.

§ 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand on a si fort affoibli le malade par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration ne sont pas bien faites ; quand ces évacuations ont été déran-

gées par quelques autres causes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive, dans le poulmon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poulmon; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle *vomique*; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent longtemps enfermé dans son sac, sans que ce sac se sèche, & que le pus s'épanche.

§ 66. Si l'inflammation n'étoit pas absolument profonde dans le poulmon, & qu'elle s'étendit jusques à sa surface, c'est-à-dire, près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poulmon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine, entre le poulmon, les côtes & le diaphragme, (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture est petite, de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus, & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorsqu'on

s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de soupe à sa bouche ; un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptôme, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche, après la mort, & les cadavres sont très-prompement corrompus.

§ 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matière, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent ; & elles sont souvent produites, parce qu'on a négligé la saignée dans le commencement des inflammations de poitrine. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un Régent ou Maître d'école de village. Il avoit une vomique ouverte très-considérable dans le poulmon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencements. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures ; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva ; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.

§ 68. L'on ne peut ni voir, ni toucher, ce qu'il y a dans la poitrine ; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans sont présumer qu'elles se forment. Les évacuations, qui sont nécessai-

res pour la guérison, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé; mais, au contraire, la fièvre continue d'être assez forte, avec un pouls toujours vite, ordinairement mol, foible, quelquefois cependant assez dur, souvent ondoyant; la respiration est encore gênée; avec de petits frissons de temps en temps, un redoublement de fièvre le soir, les joues rouges, les lèvres sèches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symptômes annonce que le pus est tout formé; la toux, alors, devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture; il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression; il ne peut point dormir; il a une fièvre continue, & souvent des intermittences dans le pouls.

Non-seulement la fièvre augmente tous les soirs, mais la plus petite dose d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légère agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vitesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des moments d'angoisses terribles, accompagnées & suivies de sueurs sur la poitrine, & sur-tout au visage. Il sue pen-

dant la nuit ; ses urines sont rougeâtres , quelquefois écumeuses , d'autres fois huileuses. Il lui monte tout-à-coup des feux au visage ; pres- que tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche , les uns , de vieux froma- ge , les autres , d'œufs pourris , de troisiemes , de viande corrompue ; ils maigrissent consi- dérablement. Il y en a que rien ne défal- tere ; ils ont la bouche & la langue sèches , la voix foible & rauque , les yeux caves , souvent quelque chose d'un peu égaré dans la vue ; ils ont un dégoût général , & s'ils desirent certains aliments , avant que de les voir , ils les rebutent dès qu'on les leur of- fre ; les forces se perdent.

Outre ces symptômes , l'on remarque quel- quefois sur la poitrine , du côté malade , une très-légere enflure , & un changement de cou- leur presqu'insensible. Si la vomique est placée tout-à-fait au bas du poulmon , dans la partie intérieure , c'est-à-dire , près du milieu de la poitrine , on peut sentir , dans quel- ques sujets , du gonflement , en pressant le creux de l'estomac , sur-tout lorsque le ma- lade touffe. Enfin , suivant les observations d'un Médecin Allemand , si l'on frappe avec la main sur la poitrine , couverte d'une sim- ple chemise , elle rend , dans l'endroit qui est sur la vomique , un son sourd , comme si l'on frappoit sur un morceau de chair ; au- lieu qu'en frappant sur l'autre côté , elle rend un son sonore , comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie , & il fe- roit

roit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un son sourd.

§ 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent, & la vomique s'étend; tout le côté du poumon malade devient quelquefois un sac de pus; le côté sain est comprimé; le malade meurt suffoqué, après des angoisses terribles, avec le poumon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on est sûr qu'elle existe; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poumon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§ 70. Les moyens les plus efficaces pour cela, sont 1<sup>o</sup>. de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2<sup>o</sup>. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du sac de l'abcès où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tisane d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poumon étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée-artère, ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins

de résistance. D'ailleurs cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux ; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfans en font par-tout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire ; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi-bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre, de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§ 71. J'ai vu, il y a quelques années, une servante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal ; s'étant mise sur un char qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre, elle s'évanouit, & au même instant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher ; c'est alors que je fus instruit de son mal, & de ce qui lui étoit arrivé ; elle guérit très-bien.

Un Officier de ce pays, servant en Piémont, languissoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour essayer de se remettre, sans l'espérer beaucoup. En entrant au pays, par la route de St. Bernard, étant obligé de

faire quelques pas à pied, il fit une chûte, resta évanoui pendant plus d'un quart-d'heure, rendit une grande quantité de pus, & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un régime, & des remèdes; il se rétablit parfaitement, & dut peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre, ce léger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caractères qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§ 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fièvre diminue, si l'angoisse, l'oppression, les sueurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus d'aisance dans sa situation, s'il recouvre le sommeil & l'appétit, si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par degrés, si les urines redeviennent meilleures; l'on doit espérer, qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade se guérira radicalement.

§ 73. Mais, au contraire, quand les forces étoient épuisées avant la rupture, que la matière est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante; que le pouls reste vite & foible; que l'appétit, les forces, le sommeil, ne reviennent pas; l'on ne peut point espérer de guérison, & les meilleurs remèdes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§ 74. Ces remedes sont les suivans :  
 1°. L'on prend de quatre en quatre heures, un peu de crème d'orge, ou de riz. 2°. Si la matiere paroît épaisse, gluante, qu'elle ait de la peine à se détacher, il faut donner, de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une tasse de la boisson N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas besoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui est beaucoup plus efficace, on substitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui, dans ce cas, fait la seule nourriture du malade. 4°. On donne, quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une prise de la poudre N°. 14. délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol, avec un peu de sirop ou de miel. La boisson ordinaire est un lait d'amandes, ou une tisane d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut se promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval est sans comparaison le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne soit pas trop avancé, car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§ 75. Le peuple peu instruit, ne regarde

comme remede, que ce qu'on avale; il a peu de foi au régime, & aux autres secours diététiques, & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse, dont je voudrois le désabuser. Ce secours est le plus efficace de tous; celui sans lequel on ne doit point espérer de guérir de ce mal quand il est grave; celui qui peut presque le guérir seul, moyennant qu'on ne prenne point d'aliments contraires; enfin on l'a regardé, avec raison, comme le vrai spécifique de cette maladie.

§ 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-souvent, la parfumer de temps en temps, mais très-légerement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-sain, il y a peu d'espoir de guérir, à moins qu'on n'en change.

§ 77. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce soit, que du petit-lait de beurre (de la battue); les autres, des melons & des concombres; des troisiemes, des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§ 78. Il suffit que le malade aille à la selle, de deux ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavements; il

pourroient occasionner une diarrhée, qui seroit très à craindre.

§ 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu-à-peu. Si la suppuration continue à être abondante; si le pus paroît moins beau, si la fièvre revient tous les soirs, il est à craindre que la plaie, au-lieu de se cicatriser, ne dégénere en ulcère; ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étisie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§ 80. Je ne connois point de meilleur remède, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & souvent le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires, & un peu d'huile de térébenthine N<sup>o</sup>. 15. Je les ai vu réussir; mais le plus sûr est de consulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication, qui mette obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remède N<sup>o</sup>. 16. dans un verre de lait d'amandes ou de tisane d'orge.

§ 81. Les mêmes causes, qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fièvre, la foiblesse. Il faut remédier sur le champ à cet état, par les parfums d'eau chaude; une cuillerée de la potion N<sup>o</sup>. 8.

routes les heures; une grande quantité de tiffane, N<sup>o</sup>. 12. & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fièvre & les autres accidents cessent. J'ai vu cette suppression, chez des sujets robustes, occasionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparoit.

§ 82. Il arrive souvent que la vomique se nettoie entièrement, les crachats tarissent presque tout-à-fait, le malade est bien, il se croit guéri; mais bientôt le mal-aise, l'oppression, la toux, la fièvre recommencent, parce que la vomique se remplit de nouveau; elle se vuide, le malade crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de quelque temps, la même scene reparoit, & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu, quand la vomique se nettoie peu-à-peu, & que ses parois se rapprochent sans se cicatrifer; alors il s'écoule insensiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en est point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il est mal, jusqu'à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le regarder comme une espece de cautere intérieur qui se nettoie de lui-même de temps en temps, chez les uns souvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre assez long-temps. Quand il a duré un certain temps, il est incurable. Dans les com-

mencements, il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'usage du remede N<sup>o</sup>. 14.

§ 83. L'on sera surpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poumon & de l'étisie qui en est la suite, des remedes qu'on appelle *balsamiques*, qu'on emploie si fréquemment, sur-tout la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le mastic, la myrrhe, le storax, le baume de soufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons; c'est que je n'ai point employé ces remedes, parce que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ce cas; que je vois tous les jours, qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une maladie très-guériffable. Ils ne se digerent point, ils obstruent les petits vaisseaux du poumon, qu'il faudroit désobstruer, ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que les pilules, dans lesquelles entroient la myrrhe, la térébenthine, & le baume du Pérou, occasionnoient au bout d'une heure, de l'agitation dans le poul, de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remedes sont réellement nuisibles dans ce cas, & je souhaite ardemment qu'on se désabuse

sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée.

Je fais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remèdes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un Chirurgien étranger, qui demouroit à Orbe, avoit voulu guérir d'une étisie, en lui faisant prendre du lard fondu, qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroît absurde, & il l'est; cependant les balsamiques, qu'on ordonne, ne se digerent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N<sup>o</sup>. 14. tient tout ce que les balsamiques promettent; elle n'a aucun de leurs inconvénients, & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remède, nommé *l'antihectique*, n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en fers très-souvent dans quelques toux opiniâtres des enfans, avec le lait, & alors il est très-utile. Mais j'en ai rarement vu des effets sensibles chez les grandes personnes; & dans ces cas, je craindrois qu'il ne fit du mal.

§ 84. Si, au-lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que

cela est arrivé par le sentiment du malade, qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez ordinairement d'une défaillance, l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fièvre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente, & sans aucune expectoration. L'amaigrissement ne dure pas long-temps; parce que le pus augmentant tous les jours, & devenant plus âcre, le poumon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fièvre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur reviennent avec plusieurs autres accidents, qu'il est inutile de détailler ici, & sur-tout de fréquentes foiblesses. Le malade doit être au régime, qui retarde les progrès du mal aussi long-temps qu'il est possible; mais il n'y a point de remède que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen, ce pus, & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'opération de l'empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement, qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante, & que, si l'on attend trop long-temps à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt misérablement.

§ 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrenent. La même chose arrive au poumon, quand la fièvre est excessive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente par

des remedes chauds. Une angoisse insoutenable, une très-grande foiblesse, des défaillances fréquentes, le froid des extrémités, une eau livide & puante, qui sort au-lieu des crachats, quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine, font connoître ce triste état. J'ai vu, dans un cas de cette espece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire suer, l'haleine si horriblement puante, que sa femme eut plusieurs foibleses en le servant. Je ne trouvai plus quand je le vis, de pouls ni de raison, & je ne lui ordonnai rien; il mourut une heure après, au commencement du troisieme jour.

§ 86. L'inflammation peut aussi se durcir, & il se forme alors ce qu'on appelle un squirre; c'est une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fièvre & les autres accidens se dissipent, mais que la respiration reste toujours un peu gênée, que le malade conserve un sentiment incommode, dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps une toux seche, qui augmente après l'exercice, & après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années, sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffement, qui pourroient aisément procurer, autour de cette tumeur,

une nouvelle inflammation dont les suites seroient très-dangereuses.

§ 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit-lait N<sup>o</sup>. 17., & les pilules N<sup>o</sup>. 18. L'on prend vingt pilules, & un demi pot de petit-lait tous les matins pendant long-temps, & l'on respire, de temps en temps, la vapeur de l'eau chaude.

§ 88. Le poumon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui rapisse l'intérieur de la poitrine, mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se collent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

## C H A P I T R E V.

### *De la Pleurésie.*

§ 89. **L**A pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres, une forte fièvre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine, la pleurésie, dis-je, n'est point une maladie différente de la péripleurésie dont